

[Roland Arpin]

Roland Arpin

Les écrivains et l'enseignement de la littérature

Volume 10, numéro 3 (57), mai-juin 1968

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60351ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arpin, R. (1968). [Roland Arpin]. *Liberté*, 10 (3), 80-85.

de l'œuvre des Gérin-Lajoie ou des Patrice Lacombe — dimension littéraire qu'il ne tient qu'à nous de redécouvrir et de mettre en valeur, à la lumière du savoir contemporain. On se plaint parfois que l'étude de notre passé littéraire soit fastidieuse: tout dépend, au moins en partie, du regard qu'on y jette. Il y a dans Crémazie ce qui rend possible Nelligan — ou Jacques Brault.

Troisième écueil, et le plus grave: le nationalisme, surtout si, se compliquant de propensions normatives, il aboutit à la surestimation de nos œuvres. Ce n'est pas parce que nous sommes Québécois que nous aurions l'obligation morale de nous intéresser à nos œuvres. C'est parce qu'elles sont pour nous le seul chemin possible vers la littérature. Les survivances de l'idéologie nationaliste d'autrefois imprègnent encore en partie le nationalisme présent, qui dans ses aspects fondamentaux est plutôt — je risque l'expression — un trans-nationalisme, prélude à un véritable mondialisme. Fort heureusement, l'engouement nationaliste, par essence romantique, semble aujourd'hui se résorber et céder la place à une conception plus réaliste de la révolution et à une vision plus juste de notre situation culturelle.

Voilà, brièvement esquissées, quelques réflexions touchant l'enseignement de la littérature québécoise. Je ne pouvais m'en tenir à la seule prise en considération de cette dernière, car il est trop important de repenser dans son ensemble l'enseignement des lettres au Québec. J'espère avoir apporté quelques éléments valables en ce sens, et peut-être un éclairage utile pour la compréhension du sujet du présent débat.

ANDRÉ BROCHU

roland arpin

Quelle part doit être réservée à l'enseignement de la littérature québécoise? Comme toutes les questions qui paraissent bien simples à résoudre et auxquelles l'on est tenté de répondre rapidement, sans nuances celle-ci cache des pièges assez variés.

Faut-il poser ce problème dans une perspective mathématique et quantitative? Peut-on le poser d'une manière théorique en oubliant pour un moment la réalité quotidienne et souvent pénible de l'enseignement du français, langue contestée en un pays où elle fait toujours et malgré tout, figure de parent pauvre? Nous contenterons-nous d'évoquer le problème de la littérature enseignée formellement aux niveaux collégial ou universitaire, niveaux où l'étudiant s'amène au moment où sa formation est déterminée en grande partie?

Il est évident que si l'on s'en tient à la lettre de la question, l'on peut éviter de parler de l'enseignement primaire et secondaire. Cela nous permettrait sans doute de réserver aux professeurs du cours public le rôle de boucs émissaires et de dociles pâtures qui leur est bien souvent dévolu en de telles assemblées.

Et pourtant, l'enseignement de la littérature québécoise (et l'enseignement de la littérature en général) n'échappe pas aux exigences d'une démarche pédagogique axée beaucoup plus sur la formation que sur l'information; sur la réflexion fécondante que sur l'accumulation encyclopédique et sécurisante de notions et de jugements aisément vérifiables.

Il est donc impossible d'inscrire ce problème en dehors d'une réflexion pédagogique plus générale même si, à d'autres niveaux que nous explorerons ultérieurement, il s'écarte de ce cadre.

Analogiquement, il nous paraît éclairant de comparer le problème de l'enseignement de la littérature à celui d'autres disciplines — la géographie, par exemple — afin de montrer comment cet enseignement pose des exigences semblables au plan de l'apprentissage.

Si nous observons la méthodologie propre à la géographie, nous nous rendons compte qu'elle prend son point de départ dans le milieu immédiat de l'enfant. C'est ainsi qu'on lui apprend en premier lieu à situer son école, l'église qu'il fréquente et la maison de ses parents, à l'intérieur du quartier

où il vit. On lui fait même prendre conscience de l'espace qu'il occupe en lui faisant pratiquer d'élémentaires exercices de métrologie.

Et ce n'est que beaucoup plus tard que l'enfant sera amené à étudier la ville dans laquelle se trouve son quartier. Il apprendra alors que les avenues partagent un espace vital et qu'elles sont en quelque sorte les artères par où s'écoule la vie de la communauté humaine qui les peuple.

Pourquoi donc la littérature, considérée comme un espace intérieur à explorer et à conquérir ne serait-elle pas soumise aux mêmes exigences que les autres disciplines scolaires?

Si l'on enseigne à l'enfant à s'identifier et à se situer en lui faisant prendre conscience de l'espace physique qu'il occupe et qu'il a le pouvoir de posséder et de dominer, pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'exploration de son mystère intérieur et dans la conquête de sa dimension socio-culturelle?

Il nous apparaît donc aberrant et illogique d'apprendre à lire à un enfant de 8, 9, 10 ans dans des textes qui appartiennent à des terres qui sont habitées par des étrangers et des inconnus qui ne parlent pas son langage même s'ils emploient parfois des vocables qui chantent les mêmes sons!

Comment peut-on faire étudier *Le Québec* — au moment du cours de géographie — à un enfant de sixième année et lui faire apprendre sa langue dans des pages choisies extraites de Balzac, La Fontaine ou Proust? Au nom de quels principes pédagogiques respecterons-nous la démarche la plus normale et la plus logique possible dans l'exploration de l'espace extérieur, d'une part et fausserons-nous l'exploration de l'espace intérieur, d'autre part?

Tel nous apparaît le premier aspect de la question: l'apprentissage doit respecter l'univers propre de l'enfant et de l'étudiant, autant et sans doute davantage, dans la conquête du langage que dans la conquête de toute autre connaissance.

Il nous est maintenant facile d'élaborer le cycle complet en respectant l'analogie de départ.

De même que l'étudiant boucle la boucle une première fois à la fin de ses études secondaires, alors qu'il approfondit la connaissance de son milieu géographique (Etude du *Québec*, en 10^e année et du *Canada*, en 11^e année), ainsi en sera-t-il dans l'approfondissement de la littérature québécoise — et conséquemment de son langage original — qu'il pourra alors étudier dans des œuvres complètes d'écrivains de son pays. Etude qui ne sera pas encore un approfondissement final mais qui n'en sera pas moins une prise de contact plus sérieuse que celle qu'il aura amorcée en lisant et en étudiant de simples extraits durant les années du primaire et le début du secondaire.

Mais, si le problème posé s'inscrit au niveau de la pédagogie propre à l'exploration de l'espace intérieur, il s'inscrit également au niveau de l'apprentissage d'un langage original au Québécois que nous formons dans nos écoles.

Et ce langage spécifique m'apparaît original beaucoup moins dans sa structure externe que dans sa sémantique la

Ce halo affectif, si facile à percevoir mais si difficile à mesurer, n'est-il pas le produit, en particulier, d'un milieu socio-culturel bien déterminé?

Comment peut-on s'identifier et se libérer par la parole si on conquiert cette parole au contact d'écrivains qui ne sentent pas de la même manière ni ne traduisent par les mêmes vocables les réalités que nous vivons tous les jours?

Et, parallèlement, comment pouvons-nous pénétrer l'univers intérieur d'un écrivain chez qui des expériences équivalentes aux nôtres portent des noms parfois bien différents?

Comment des mots ou des expressions comme *saisons*, *étrangers*, *espace vital*, *conquête*, *dépossession*, *hiver*... peuvent-ils recouvrir les mêmes réalités chez un écrivain français et chez un écrivain québécois et inversement chez un lecteur français et chez un lecteur québécois?

Si le langage a pour fonction primordiale de réduire la distance qui sépare la pensée et la parole, l'étude de la littérature québécoise nous semble de nature à réduire la distance entre l'exprimé et l'inexprimé entre le nommé et l'innommé.

Loin de nous cependant, l'idée de réduire le problème à son aspect quantitatif après avoir signalé que cette solution est beaucoup trop simpliste!

La pédagogie propre à la littérature québécoise doit se fixer à partir d'une réflexion chronologique avant tout et c'est ce point de vue que nous défendons en premier lieu. Il nous apparaît essentiel que, parallèlement à l'acquisition d'une culture historique ou géographique plus vaste qui permet à l'étudiant de jeter un regard sur les autres continents et de vibrer aux angoisses et aux joies de toute la communauté humaine, nous donnions une formation et une culture littéraires qui lui permettront de comprendre et de pénétrer d'autres langages que le sien. Mais cette ouverture du champ de conscience et du champ linguistique reposera sur un enracinement dans *SA* littérature et dans le langage des gens de *SON* pays.

Disons plus, il ne faut sûrement pas réduire l'étude de la littérature étrangère à l'étude de la littérature française. L'impérialisme qu'exerce cette dernière doit faire place à un pluralisme qui ne fait pas que correspondre à une mode passagère mais bien à un nouveau type d'humanisme.⁽¹⁾

Quelle part faut-il réserver à l'enseignement de la littérature québécoise? Question qui ne trouve finalement son sens plénier que dans la détermination des maîtres à doter les étudiants québécois de l'instrument de libération par excellence: la parole.

(1) Inutile ici, d'évoquer l'importance actuelle des littératures francophones des autres pays ou encore l'importance des littératures russe, américaine, italienne ou autres.

Il est à signaler que les CEGEP, en avance encore une fois sur plusieurs facultés universitaires, offriront dès septembre prochain des cours portant sur les grandes oeuvres de la littérature universelle.

Etudier la littérature québécoise c'est entrer en contact avec ces hommes qui ont pris le risque de relever la tête et de dire ce qu'ils ressentaient en des vocables qui, souvent à leur insu, signifiaient leur pauvreté et leur dénuement!

Enseigner la littérature québécoise, c'est forcer l'étudiant d'ici à écouter l'homme d'ici nommer la vie, nommer les saisons, nommer l'amour et la mort et nommer toutes ces choses qui, hier encore, n'avaient de noms que dans la langue d'ailleurs et qui, aujourd'hui, portent un nom qui traduit un pays et les hommes qui l'habitent.

La littérature qui nous apprend à nommer est celle qui nous libère et c'est celle-là qu'il faut enseigner avant toute autre.

ROLAND ARPIN

gaston miron:

Je n'ai jamais pensé encore ce qu'on pourrait faire des quelques lambeaux que j'ai écrits. Je n'ai jamais pensé que ça pouvait être l'objet d'études ou de commentaires dans quelque école que ce soit, c'est tout à fait nouveau pour moi, depuis un an, disons.

Tout ce que j'essaie de faire c'est que quand j'écris, par exemple, j'essaie de trouver une démarche d'identité parce que je me suis aperçu que je n'avais pas d'identité, au départ. Alors, pour moi, la littérature ce n'est pas un plaisir, c'est un plaisir oui d'une certaine façon mais fondamentalement c'est une recherche de mon identité. Et je pense que c'est un peu ça aussi qu'André Brochu a signalé tout à l'heure quand il dit que les œuvres québécoises doivent mener, sont les plus aptes à mener à la littérature, c'est-à-dire que la littérature québécoise d'après moi, peut-être qu'on ne l'a pas assez mentionné ici ou souligné, c'est que ce n'est pas une littérature arrivée. Ce n'est pas encore une littérature.

On en parle comme si c'était une littérature, on parle de littérature comparée, etc., alors que c'est une littérature des premières démarches comme a dit un critique, Gilles Marcotte.